

CHAPITRE IV

Voyage en diligence de Puebla à Mexico. — Arrivée à Mexico.
 — Aspect de cette ville. — L'hôtel de *las Diligencias*. —
 Manière de se nourrir. — Prix des objets de consommation.
 — Le télégraphe électrique au Mexique. — *Sociedad de comercio*. — Français et autres Européens établis à Mexico.
 — Division de l'espèce humaine au Mexique. — Caractère de l'Indien mexicain. — Race blanche. — Castes de *sang mêlé*.

Il fut convenu que je quitterais la caravane à Puebla et que je me rendrais à Mexico par la diligence, tandis que M. Rouger continuerait à escorter ses marchandises. Il me donna une lettre pour son correspondant principal, à qui j'annoncerais son arrivée, et qui aurait le temps de prévenir la douane afin d'accélérer autant que possible la visite et l'examen des marchandises quand la caravane se présenterait aux portes de la ville.

Je montai donc dans la diligence, qui partait à quatre heures du matin. Mes compagnons de voyage étaient des Mexicains d'origine espagnole, trois femmes mexicaines de la classe moyenne,

avec une petite fille de dix ans; ils fumaient tous leurs *cigarritos* de papier à l'envi l'un de l'autre.

La matinée était délicieuse, et la vue sur les deux volcans, le Popocatepetl et l'Iztaccihuatl, avec leurs cimes couvertes de neige, avaient une magnificence grandiose que la plume ne saurait décrire.

Bientôt nous entrâmes dans les Cordillères, couvertes de forêts et de pins. Le terrain s'élevait graduellement jusqu'à Rio-Frio, où la pente commence; notre conducteur la descendit au galop, malgré sa rapidité. La forêt que nous traversons est appelée le Pinal, et jouit d'une certaine célébrité dans l'histoire des bandits mexicains. Enfin la forêt cessa, et la vue s'ouvrit comme par enchantement sur l'immense vallée de Mexico. C'est un des plus étonnants spectacles qui soient dans l'univers. Les grands sommets neigeux qui dominant tout, les montagnes amoncelées à leur base, les lacs au pied de ces montagnes, des arbres tropicaux et des arbres toujours verts, la neige vue à travers les aloès, composent un ensemble beaucoup plus singulier que la nature ordinaire des tropiques avec la majestueuse et riante monotonie de ses palmiers, de ses cocotiers et de ses bananiers. Cette végétation n'a point au premier coup

d'œil, pour un Européen, l'air exotique de la végétation de Cuba ou des *tierras calientes*. Voilà des arbres analogues aux arbres de l'Europe tempérée, aux ormes, aux frênes, aux peupliers; seulement ce ne sont ni des ormes, ni des frênes, ni des peupliers; c'est un aspect étranger, mais non pas étrange, un inconnu qui rappelle le connu, qui en diffère et qui lui ressemble¹.

En approchant de la capitale du Mexique, on passe entre les deux lacs de Chalco et de Tezucuo. On les appelle *laguna*, et ils ont, en effet, un air de lagune. Sur les bords, des troupes de cigognes blanches se pressent comme un troupeau de brebis. La plaine qui entoure Mexico a formé le fond d'un grand lac. Les deux qui subsistent aujourd'hui sont un faible reste de l'immense nappe d'eau qui baignait autrefois le pied de ces hautes montagnes.

Enfin nous entrons à Mexico. C'est une sensation singulière de rencontrer ainsi à huit mille kilomètres de l'Europe, à deux mille deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer, une ville de cent cinquante mille âmes, une capitale dont l'aspect est européen, de retrouver au bout du monde des souvenirs historiques, et

¹ M. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 244-246.

quels souvenirs! ceux du fait peut-être le plus extraordinaire qui ait été accompli par l'audace humaine.

L'aspect de Mexico ne frappe pas tout d'abord autant qu'on s'y attendait. La ville a une physionomie moins caractérisée, moins marquée du vieux type espagnol que Puebla; mais quand on a parcouru les longues et larges rues qui traversent Mexico dans toute son étendue, en voyant sur la route s'élever les dômes colorés des couvents et des églises, on commence à ressentir le charme de cette singulière et lointaine cité, à laquelle on arrive du climat brûlant de Vera-Cruz en montant de zone en zone l'échelle des végétations successives, et qui, à la hauteur de l'hospice du mont Saint-Bernard, jouit d'un ciel délicieusement tempéré¹.

Telle fut la première impression que j'éprouvai en arrivant à Mexico, et en traversant ses rues par un magnifique clair de lune, car il était nuit quand nous entrâmes dans la ville. Jugeant qu'il était trop tard pour me rendre chez le correspondant de M. Rouger, je remis ma visite au lendemain matin, et je pris une chambre dans l'hôtel de *las Diligencias*, où notre voiture était descendue. Cet hôtel est tenu à

¹ M. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 244-246.

l'américaine, et passe pour un des meilleurs de la ville, ou plutôt pour un des moins mauvais ; car les autres ressemblent généralement aux hôtelleries telles qu'elles existaient en Espagne au temps du célèbre chevalier de la Manche.

A l'hôtel de *las Diligencias* les prix étaient modérés eu égard à la cherté générale qui existe dans cette ville. On paye pour une chambre à coucher, pour deux repas et le thé, cinquante pesos (275 fr.) par mois, non compris le vin, car le prix du vin est très élevé à Mexico.

La nourriture était à la mexicaine et à l'américaine. Le *puchero*, macédoine de diverses viandes et légumes comme l'*olla podrida* des Espagnols, y est un plat de rigueur. Les viandes ne sont pas bonnes au Mexique ; celle du porc y joue le rôle principal, et la graisse remplace le beurre dans la cuisine. Les volailles sont excellentes, surtout les *pavos* (dindes), et leur prix est très modique. Les fruits qu'on y consomme sont, ou propres aux pays tropicaux, ou originaires d'Europe, et cultivés dans les environs ; mais ces derniers, par la transplantation, perdent de leur goût et de leur beauté. Un produit particulier au Mexique, c'est la *tuna*, fruit d'un cactus, du nopal, qui est d'un goût exquis, mais recouvert d'une multitude de petites épines.

Celui qui ne voudrait pas se faire à la nourri-

ture du pays trouverait bien difficilement à s'en procurer une meilleure. Il n'y a point de restaurant au Mexique, à moins qu'on ne veuille donner ce titre à certaines gargotes tenues à l'espagnole, et d'une malpropreté dégoûtante.

Il existe cependant une excellente cuisine française chez le principal marchand de comestibles de la ville, unique ressource des dîners diplomatiques ou de grand appareil de Mexico, mais dont le gastronome isolé ne peut jouir.

Il est dans l'usage qu'un grand dîner se compose presque entièrement de conserves. L'amphytrion s'adresse donc simplement à la maison que je viens de citer, et qu'on peut appeler le Chevet de Mexico, commande le dîner pour tel nombre de personnes, et fixe le jour et l'heure.

Les prix sont de 16 pesos (88 fr.) par tête ; les vins se payent à part : le champagne 3 pesos 4 réaux (20 fr.) la bouteille ; porto ou madère, 15 fr. ; le vin le plus ordinaire, 8 fr. 25. Calculez maintenant à combien peut revenir un dîner pour vingt-quatre personnes.

Après cette digression culinaire, gastronomique et économique, je reviens à mon sujet, c'est-à-dire à ma visite au correspondant de M. Rouger.

Je me présentai chez lui de bonne heure ; je fus fort étonné de le trouver déjà instruit de mon

arrivée, et même de tout ce que contenait la lettre dont j'étais porteur, et, de plus, d'un retard qu'éprouverait l'arrivée de M. Rouger. Il venait à l'instant même de recevoir ces nouvelles par une dépêche télégraphique ; car j'ai oublié de dire que le Mexique, si en retard de la civilisation européenne sous tant de rapports, jouit, dans certaines localités, des avantages de la télégraphie électrique.

M. Bullet (c'était le nom du correspondant de mon compagnon de voyage) me fit l'accueil que l'on peut faire à un ami, à un frère ; car à huit mille kilomètres de son pays un compatriote est un ami, un frère. Il me reprocha de ne pas être descendu chez lui, et il voulut absolument envoyer à l'instant même chercher mes effets à l'hôtel pour les placer dans la chambre qu'il me destinait. Je résistai à ses offres, non par simple politesse, mais sérieusement ; car je voulais rester entièrement libre de mon temps, et je comprenais que ma présence chez M. Bullet, presque continuellement occupé des affaires de son commerce, l'aurait gêné, tandis que j'aurais été gêné moi-même. Enfin nous convînmes que je garderais ma chambre à l'hôtel, et que je viendrais quand je le voudrais, et le plus souvent possible, dîner chez lui sans façon et y passer la soirée. En attendant, il voulut que je déjeunasse avec

lui ce jour-là, ce que j'acceptai. Il me présenta à sa femme, qui était créole, mais fille d'un médecin français établi depuis plus de vingt-cinq ans au Mexique, où il s'était marié. M^{me} Bullet parlait parfaitement français, et elle parut enchantée de faire la connaissance d'un compatriote ; « car, me disait-elle, j'ai beau être née au Mexique, je suis française de cœur plus encore que d'origine. »

Après le déjeuner, M. Bullet me présenta à la *sociedad de comercio* (société de commerce), espèce de cercle ou de café formé par les principaux négociants. On y trouve la plupart des journaux politiques et des feuilles littéraires d'Europe et d'Amérique. L'étranger qui y est introduit par un des membres peut s'y présenter pendant un mois ; ce terme expiré, il est obligé de prendre un abonnement. Cette *sociedad* est tenue avec beaucoup d'ordre, meublée avec un goût et un luxe rares au Mexique, et est presque l'unique passe-temps qu'y trouve l'étranger. Pour moi, j'y ai rencontré toujours d'agréables distractions, et souvent d'utiles renseignements sur les mœurs, les usages des Mexicains anciens et des Mexicains de nos jours.

Un grand nombre de Français faisaient partie de cette société ; car de tous les étrangers établis à Mexico, les Français sont les plus nombreux.

On y compte environ deux mille six cents à trois mille négociants, artisans, marchands de modes et de nouveautés appartenant à notre nation. La plus grande partie du commerce d'importation est dans leurs mains. Le débit de soieries de Lyon est très considérable, ainsi que celui d'objets de bijouterie; les autres articles importés par les Français sont des toiles de Bretagne, des livres, des comestibles, et surtout des vins de France, dont il se fait une consommation énorme, malgré l'élévation de leur prix. Le bordeaux le plus ordinaire, qu'on y connaît sous le nom de *vino tinto*, se vend dix réaux (7 fr. 87 c.) la bouteille. Parmi les comestibles, les sardines à l'huile sont très demandées, quoiqu'une boîte y coûte plus de pesos (le pesos vaut environ 5 fr. 50 c.) qu'elle ne coûte de francs à Paris.

Les Anglais ne comptent guère que cent cinquante de leurs nationaux établis à Mexico; mais ils possèdent les trois maisons de banque les plus considérables du Mexique; et comme ils ont l'exploitation des principales mines du pays, telles que celles de Real del Monte, de Guanajuato, ils jouissent de la plus grande influence.

On compte encore parmi les étrangers des Italiens, des Allemands, des Belges, des Suisses, des Anglo-Américains, mais en petit nombre. Les Espagnols affluent au Mexique depuis que

la république a été reconnue par l'Espagne; mais la ressemblance des mœurs et le langage les fait confondre facilement avec les Mexicains créoles, au point qu'il est difficile pour un étranger de distinguer les uns des autres.

Puisque je parle de population, j'aurais dû placer les habitants du pays avant les étrangers. Mes lecteurs me pardonneront; car je n'écris pas un ouvrage didactique, et je présente les faits, ou le résultat de mes observations, à peu près comme ils arrivent sous ma plume ou s'offrent à mes regards. Ainsi j'ai commencé par me trouver en relation avec des Français, puis avec d'autres Européens, enfin avec les gens du pays; c'est pourquoi je ne parle de ceux-ci qu'en dernier lieu.

L'espèce humaine présente dans le Mexique quatre grandes divisions, qui forment huit castes, savoir: 1° Indiens aborigènes, formant à eux seuls une grande division et une caste; 2° Espagnols, formant deux castes, originaires d'Europe, créoles nés en Amérique; 3° nègres, Africains d'origine, descendants de nègres. Cette division est la moins nombreuse, et tend à disparaître de jour en jour, en se fondant avec les autres classes; 4° cette grande division se compose de trois castes mixtes suivantes: 1° métis, issus d'un mélange de blancs et d'Indiens; 2° mu-